L'ÉTRANGE CRIMINELLE

?

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

le Volume Complet 50cs

L'étrange criminelle

ROMAN POLICIER INEDIT

par LUCIEN BORNERT

CH252
PP1695P
4€

CHAPITRE PREMIER

Le docteur Restrignac prit dans la cave à liqueur un flacon et versa dans les verres un joli liquide doré.

Paul Avit, se servant, demanda avec une lippe gourmande :

— C'est toujours ton fameux Armagnac?

— Je pense bien, répondit le docteur, je ne le sers que dans les grandes occasions; malheureusement, il ne m'en reste que deux bouteilles.

— Dommage!

Avit s'enfonça dans son fauteuil, tenant son verre à pleine main pour réchauffer l'alcool et en dégager l'arome.

Les deux interlocuteurs se trouvaient dans la salle à manger du docteur, et venaient de terminer — péché mignon — un de ces repas délicats et soignés que la vieille cuisinière de Restrignac confectionnait avec amour.

L'amitié des deux hommes datait du régiment, ils avaient obéi aux mêmes ordres, accompli les mêmes corvées, subi les mêmes punitions, et, depuis cette époque, qu'ils maudissaient alors, qu'ils regrettaient maintenant, ils se fréquentaient avec assiduité. Munis l'un et l'autre de rentes confortables, ils avaient pu se livrer à leurs occupations de prédilection, le cabinet du docteur commençait à être

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. N° 125.

d'un rapport intéressant, quant à son ami, il s'était consacré au journalisme.

Absolument indépendant, il faisait des reportages dans les milieux les plus variés, et il avait pour les narrer, un style spécial, direct, amusant, humoristique même qui en faisait un journaliste apprécié.

Pour l'instant, il venait d'accomplir un reportage dans la jeune République Espagnole, et dès son retour, était naturellement venu dîner chez son ami.

Ce dernier allumant un cigare dit :

— Et quand repars-tu grand voyageur?

— Es-tu si ennuyé que cela de me voir? je suis à Paris au moins pour trois mois, il me faut d'abord mettre mes notes en ordre... écrire... et puis... et puis me reposer, conclut Avit en souriant.

— Eh bien, mon cher Paul, c'est parfait, et tu me vois ravi à l'idée que nous allons renouer une intimité que tu romps trop souvent à mon gré.

« Mais tu ne sembles guère bavard, pas en veine de confidences ce soir?

« Voyons, et les femmes, as-tu fait des ravages là-bas?

— Très peu répliqua Avit, la réputation des Espagnoles est bien surfaite, la belle Andalouse au sein bruni, est bigrement rare.

— Ah! ah! tu n'as pas rencontré de jolies femmes dans toute l'Espagne?

Avit se mit à rire.

— Non, je ne veux pas dire cela, il en existe comme partout ailleurs mais l'Espagnole n'est réellement bien, que lorsqu'elle est jeune, tiens tout à fait comme les Mauresques, à partir d'un certain âge, elle engraisse, et comme elle est en général de petite taille, le résultat est plutôt mauvais.

— Eh bien moi, je me méfierais, il y a un proverbe qui dit...

Jamais Avit ne sut ce que disait ce proverbe, affolée, les cheveux en désordre, la vieille domestique du Docteur, faisait une bruyante entrée dans la salle à manger.

Avec un air faussement courroucé, Restrignac s'écria :

— Eh bien, Justine, qu'est-ce à dire, y a-t-il le feu dans votre cuisine?

— Oh que non Monsieur, c'est bien plus grave que cela.

— Allons voyons expliquez-vous, vous nous faites languir ma bonne Justine.

— Eh bien voilà, il y a comme cela le domestique de Monsieur Belcourt — oui vous savez bien, le locataire du dessus — il vous demande, il vient de trouver son maître avec un poignard dans la poitrine.

— Ah diable, c'est bon, dites à cet homme que je monte immédiatement.

La domestique partie, Restrignac chercha dans son cabinet sa trousse puis il revint en hâte.

— Tu viens Paul?

— Mais naturellement répondit ce dernier.

Ils montèrent rapidement l'étage, et trouvèrent sur le palier le domestique qui les attendait.

— Venez vite Docteur, j'ai peur que ce soit grave.

Ils pénétrèrent dans l'appartement qui était la répétition exacte de celui de Restrignac, par contre, il était meublé d'une façon beaucoup plus luxueuse. De splendides meubles anciens à la patine fauve, de riches tentures en tissus brochés exotiques, et un peu partout, des trophées de chasse, des armes de toutes les tailles et de tous les temps.

Dans la chambre sur un lit Louis XVI de toute beauté, un homme en bras de chemise était étendu, un poignard fiché au défaut de l'épaule.

Ils déshabillèrent le blessé, le mirent au lit, le Docteur ôta l'arme, nettoya la plaie, et dit d'une voix rassurante :

— Ce n'est rien, dans une quinzaine de jours il sera sur pied, du reste il reprend connaissance.

Effectivement le blessé, un homme brun d'une quarantaine d'années, aux traits réguliers, ouvrait lentement les yeux, et regardait avec étonnement autour de lui, semblant sortir d'un rêve. Il reconnut Restrignac qui, en appliquant un doigt sur ses lèvres, voulait lui interdire de parler, malgré cette défense, il balbutia quelques paroles :

— J'ai voulu me suicider... je me suis manqué... il est inutile d'avertir la Police... inutile.

Le Docteur s'approcha du lit.

— Non, non ne craignez rien, dormez en paix, reposez-vous, une bonne nuit vous fera du bien, je reviendrai vous voir demain matin.

Pendant que le Docteur parlait, Belcourt s'était assoupi.

Les deux hommes s'apprêtaient à redescendre. Avit avant de partir, dit au domestique qui les accompagnait jusqu'à la porte :

— Voudriez-vous avoir l'amabilité de venir dans quelques instants, j'aurais à vous parler.

— Mais naturellement, Monsieur, répondit l'interpellé en s'inclinant.

Avit et Restrignac réintégrèrent l'appartement de ce dernier sans prononcer un mot.

— Alors? questionna le journaliste lorsqu'ils furent à nouveau installés dans leurs confortables fauteuils, en face d'un autre petit verre du fameux Armagnac.

— Alors quoi?

— Que penses-tu de cela?

— Ce que j'en pense...

— Oui cette histoire de suicide, te semble exacte?

— Pourquoi pas?

— Etant donné l'emplacement de la blessure, tu admets comme plausible la thèse du suicide?

Le Docteur Restrignac se prit le menton dans la main droite, pose qui lui était familière lorsqu'il réfléchissait.

— Mais oui dit-il enfin lentement, il est très possible de s'octroyer un coup de poignard de cette façon.

— Eh bien, pourtant Belcourt ne s'est pas suicidé, ou tout au moins n'a pas tenté de le faire.

La physionomie de Restrignac reflétait une certaine stupéfaction.

— Alors... le domestique?

— Non je ne crois pas, j'ai de très fortes raisons de supposer que Belcourt a été assassiné par une femme... une femme blonde.

Restrignac considéra un instant son ami en souriant, d'un air moitié ironique, moitié amusé.

— C'est de la magie, ou bien mon pauvre garçon ton imagination de romancier te joue un tour pendable.

— Non pas le moins du monde, répliqua Avit, tu n'ignores pas qu'il m'est souvent arrivé par dilettantisme, de résoudre, pour la plus grande satisfaction de mes collègues, un grand nombre de problèmes policiers, si certains assassins sont sous les verrous à l'heure actuelle, c'est surtout grâce à moi. J'ai donc tu peux m'en croire, une certaine expérience en la matière, et je n'avance rien à la légère.

— Sherlock Holmes dit Restrignac que la diatribe de son ami avait grandement amusé, je t'adresse toutes mes excuses, j'avais complètement oublié cet aspect de ta personnalité qui n'est pas le moins intéressant. Mais maintenant, il faut m'expliquer pourquoi tu soupçonnes une femme blonde de tentative d'assassinat sur la personne de Belcourt?

— C'est bien simple, pendant que vous vous occupiez, le domestique et toi, du blessé, j'ai inspecté quelque peu la chambre.

Il sortit de sa poche deux morceaux de papier vert.

— J'ai trouvé ceci. Ce sont ainsi que tu peux t'en rendre compte, deux fauteuils d'orchestre pour les Folies-Bergère datés d'aujourd'hui.

« D'autre part, ces billets étant écornés, cela prouve qu'ils sont passés par le contrôle, ils ont donc été utilisés.

« Premier point, Belcourt, cet après-midi, est allé aux Folies-Bergère accompagné.

« Ensuite, j'ai ôté au peigne qui se trouvait sur la coiffeuse, ces deux cheveux blonds, étant donné leur longueur, ce sont, tu n'en doutes pas, des cheveux de femme.

Restrignac donnait des signes d'impatience.

— Alors, en quoi cela prouve-t-il que cette femme... le Docteur s'interrompit pour interroger Justine qui entrait :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Le domestique de M. Belcourt, Monsieur.

— Faites-le entrer dit Avit.

Le domestique entra. C'était un gros homme à l'air chafouin, aux petits yeux très enfoncés sous l'orbite. Il se dandinait comme un ours, l'air un peu inquiet, embarrassé plutôt.

Avit le considéra un instant, puis afin de le mettre à l'aise lui dit :

— Asseyez-vous mon ami.

— Merci, Monsieur, répondit l'autre en s'asseyant de travers sur une chaise, et très au bord, pour bien marquer qu'il n'avait nullement l'intention de s'éterniser là, quelle que soit la politesse de ses hôtes.

Avit reprit :

— Etiez-vous dans l'appartement lorsque M. Belcourt...

Le gros homme lui coupa brusquement la parole.

— Mais non Monsieur, mais non. J'avais demandé la permission de la journée, et c'est en rentrant que j'ai trouvé Monsieur dans l'état où vous l'avez vu. Du reste je n'ai touché à rien, et je suis venu vous trouver immédiatement.

Il appuya avec énergie sur ce dernier mot.

— Soupçonnez-vous, répliqua Avit sans avoir l'air de rien remarquer, pour quelle raison votre Maître a tenté de mettre fin à ses jours?

— Non, il n'avait à mon avis aucune raison, non... j'avoue que le motif m'échappe.

— Pas d'embarras d'argent?

— Point que je sache. Mais Monsieur, et la grosse figure de l'homme prit une expression rusée fort désagréable à voir, c'est un véritable interrogatoire que vous m'infligez là, à quel titre?

Avit trouvait le gros homme particulièrement agaçant, et il le lui fit bien voir. D'un ton glacial, il répondit :

— Si vous ne voulez pas me répondre, vous êtes libre.

Le valet de chambre crut sentir comme une menace dans la phrase et il vint immédiatement à composition.

— Mais si, au contraire Monsieur, je suis à vos ordres.

— Bien j'aime mieux cela. Votre Maître a-t-il une amie? Je sais qu'il est célibataire.

— Oui Monsieur.

— Vous la connaissez?

— Non Monsieur, il n'y a que deux mois que je suis au service de M. Belcourt, et je n'ai jamais vu Mademoiselle.

— Connaissez-vous son adresse?

— Non... par contre je connais le numéro de téléphone: Ségur 93-20, Monsieur m'a souvent chargé de communications.

Avit sortit un petit carnet de sa poche et nota le numéro.

— Ségur 93-20, voilà, c'est parfait. Eh bien mon ami je vous remercie, je ne pense pas avoir d'autres questions à vous poser. Retournez donc au chevet de ce pauvre M. Belcourt, et ce disant Avit glissait un billet dans la main du domestique qui se confondit en remerciements.

— A votre disposition, au revoir Messieurs.

Et il sortit.

— Alors dit Restrignac avec un sourire teinté d'ironie, cette enquête avance-t-elle?

— Comme tu le vois mon cher ami, pas mal du tout, nous avons déjà un certain nombre d'indices fort intéressants.

— Eh bien veux-tu mon opinion bien franche, bien sincère?

— Avec plaisir.

— Tu ferais beaucoup mieux de ne pas te mêler de cette histoire-là, que ce Belcourt se soit suicidé, ou qu'il ait reçu un coup de poignard de la part d'une femme, cela n'a aucun intérêt, aucune importance pour toi.

— Si! Je t'expliquerai pourquoi. Que fait ce Monsieur dans la vie?

— Je n'en sais fichtre rien, il paraît puissamment riche, de toute façon, il ne travaille pas régulièrement, il sort le plus souvent très tard dans l'après-midi et passe la plupart de ses nuits dehors. Je

l'avoue tenir ces renseignements de Justine qui m'honore de temps en temps de ses confidences.

— Bien, je te remercie.

Et Avit ayant allumé un cigare avec toutes les précautions désirables, se plongeait dans une méditation prolongée que le Docteur hésitait à interrompre.

A la fin, devant l'obstiné silence du journaliste, il se décida pourtant.

— Même en admettant que cette femme ait donné ce coup de poignard à Belcourt, qu'est-ce que cela prouve?

Cette femme est probablement son amie, ils se sont disputés, et dans un mouvement d'exaspération, elle a frappé. Belcourt ne voulant pas lui créer d'ennuis et se conduisant en parfait galant homme, refuse d'alerter la police.

— Eh bien?

— Tu risques donc, reprit Restrignac, de te conduire comme un goujat et d'attirer des désagréments à cette femme, alors même que la victime, qui est, avoue-le, plus que toi intéressée à la question, ne le veut pas et nous demande de ne pas avertir la Police.

— Et la vérité?

Pour le coup Restrignac éclata de rire.

— La vérité! tu me la bailles belle, je ne te savais pas un amant aussi passionné de la vérité.

Avit lança voluptueusement vers le plafond une grosse bouffée parfumée de cigare.

— Non, mais cette vérité là vois-tu, a des cheveux d'un blond ravissant.

II

Paul Avit se réveilla le lendemain matin de fort bonne humeur, il n'aimait rien tant que la difficulté, et la tâche qu'il voulait assumer pour son propre compte, se révélait aride et compliquée.

En effet lors des enquêtes qu'il avait menées auparavant, il avait eu ses coudées franches, la possibilité d'interroger qui bon lui semblait, le libre accès du théâtre du meurtre, et l'aide officielle, toute puissante de la Police.

Dans cette affaire-ci, rien n'était facilité au contraire, il fallait aller à tâtons, sans une base solide à quoi se raccrocher, d'autre part Avit ne voulait pas tomber dans la faute que lui avait signalée Restrignac, et risquer de créer des ennuis à la meurtrière. Si meurtrière il y avait, parce qu'enfin, il ne pouvait se dissimuler que les éléments qu'il avait en main étaient fort minces. Mais sa conviction était faite, solidement ancrée, il avait la certitude d'être dans le vrai, cette impression indéfinissable mais puissante qu'il avait maintes fois ressentie, et qui jamais encore ne l'avait trompé.

Il pensait à tout cela en mangeant de bon appétit son petit déjeuner. Lorsqu'il eut terminé, il alluma une cigarette, et vint s'asseoir devant sa table de travail. Il disposa devant lui ce qu'il appelait les preuves tangibles du meurtre :

1° Deux billets de fauteuils d'orchestre des Folies-Bergère.

2° Deux cheveux blonds.

3° Un numéro de téléphone : Ségur 93-20.

Les billets de théâtre ne lui seraient d'aucun secours, ils n'étaient là que comme preuve morale; il avait bien pensé un moment se rendre au bureau des Folies, pour essayer de retrouver l'ouvreuse.

Et après, à quoi cela l'eût-il mené?

En admettant même que cette femme se souvint de ces deux clients, de ce couple, pour en donner un vague signalement, Avit savait fort bien le peu d'importance que l'on doit attribuer à des témoignages de cette sorte.

Les cheveux, eux, étaient des témoins muets, inexorablement muets.

Restait le numéro de téléphone de l'amie de Belcourt.

Si j'étais sûr, songeait Avit, que cette jeune personne ait une domestique, ce serait simple; enfin c'est une chance à risquer.

Il s'empara de l'appareil téléphonique placé sur sa table et composa le numéro.

— Allo Ségur 93-20?

— Oui Monsieur.

— Qui est à l'appareil, s'il vous plaît?

— La femme de chambre, Monsieur, Mademoiselle n'est pas encore levée.

Paul Avit jubilait, et c'est avec un large sourire qu'il débita le petit boniment suivant :

— Ici Mademoiselle, les Galeries Lafayette, nous avons une commande pour votre patronne, malheureusement son nom et son adresse sont illisibles, seul le numéro de téléphone était à peu près compréhensible.

Dans le microphone un rire frais retentit.

— Cela ne m'étonne pas Monsieur, Mademoiselle écrit très mal; voulez-vous noter :

« Mademoiselle Loulou Jasmin, 187, boulevard Haussmann.

— Je vous remercie beaucoup Mademoiselle, et vous adresse toutes mes excuses.

Il raccrocha le récepteur, très satisfait de son petit stratagème pourtant classique en l'occurrence.

Loulou Jasmin... Loulou Jasmin... ce nom lui rappelait quelque chose, voyons... c'était un nom de guerre cela, un nom de théâtre ou de cinéma, oui cinéma c'était cela, il devait s'agir d'une vague petite artiste.

Qui pourrait le renseigner?... Ah Jacques Storp, un confrère, critique cinématographique.

Quelques instants plus tard Avit avait la communication.

— Allo Storp, dites donc, vous connaissez Loulou Jasmin?

— Oui... enfin, pas énormément, ce n'est pas ce que l'on appelle une vedette répondit Storp en riant. Elle a un ami très riche qui a commandité quelques films où elle a joué des rôles secondaires: aucun talent, aucun tempérament artistique.

— Bien, je vous remercie, comment est-elle comme femme?

— Ah ça par exemple, très jolie, mieux que jolie, belle, grande, bien faite.

— Brune? blonde? interrogea Avit.

La voix de Storp métallisée par l'appareil répondit :

— Brune comme la nuit!

Avit remercia et prit congé.

L'affaire se compliquait, la meurtrière de Belcourt n'était pas son amie.

Avit était songeur.

Après tout, Restrignac était dans le vrai, il se lançait dans une aventure stupide, pourquoi se donnerait-il une peine inouïe à éclaircir un mystère qui ne demandait pas à l'être, et qui ne devait en aucune façon l'intéresser.

Mais après un excellent déjeuner — il avait aussi comme cuisinière un fin cordon bleu — il revint à des pensées moins moroses et sentit un regain d'intérêt monter en lui pour l'affaire Belcourt.

Ces cheveux blonds étaient d'un si joli blond.

Une idée jaillit spontanément dans son cerveau, n'était-il pas journaliste? alors sous l'excellent pré-

texte d'une interwiew, il pouvait se presenter chez Loulou Jasmin. Qui sait, de la conversation qu'il aurait avec elle, jaillirait peut-être l'étincelle susceptible de le mettre sur la bonne voie, il savait par expérience qu'il faut parfois peu de chose, un détail en apparence insignifiant, pour arriver au résultat.

Vers trois heures il sauta dans sa voiture et se dirigea vers le boulevard Haussmann.

Le 187 était un immeuble de fort belle apparence.

— Bigre pensa Avit la demoiselle se met bien.

Il fut reçu par une femme de chambre à qui il remit sa carte. A sa vue il ne put s'empêcher de sourire pensant :

— Du beau diable ma petite, si tu t'imagines que l'employé des Galeries Lafayette de ce matin et moi ne font qu'un.

La femme de chambre revint presque aussitôt le prier d'attendre un peu, et le fit pénétrer dans un très beau salon.

Mademoiselle Loulou Jasmin, si elle n'était pas une grande vedette, devait se prendre pour une grande dame, car elle fit attendre son visiteur plus d'une heure.

Le pauvre journaliste commençait à s'ennuyer crânement, lorsqu'une porte s'ouvrit, et l'artiste fit une entrée majestueuse.

Paul Avit la contempla avec un rien de stupéfaction.

Loulou Jasmin, plus jolie encore qu'il ne l'avait imaginée d'après les paroles pourtant élogieuses de Storp, était blonde, franchement blonde, d'un blond exquis, doux, cendré, de toute beauté.

Elle était grande, bien faite, avec une petite tête élégante et fine comme un Saxe, éclairée par de grands yeux d'un bleu profond.

Mais il y avait ces cheveux blonds, si blonds; Avit avec ce fond de gaîté qui ne l'abandonnait jamais pensa: Changement de décor à vue, et il entra dans le vif de son sujet.

— Mademoiselle, je me suis permis de venir vous demander pourquoi depuis que le cinéma est devenu

parlant, mettons même quelquefois... bavard, nous n'avons plus le plaisir de vous applaudir?

— Mon Dieu, Monsieur, répondit Loulou Jasmin d'une voix mélodieuse qui démentait ses paroles, je pourrais vous répondre que ma voix ne convient pas au cinéma nouveau, ou toute autre excuse du même genre, mais je tiens à être franche.

— D'autant plus que je n'admettrais jamais une telle excuse comme valable.

— Merci vous êtes très aimable.

Elle prit sur un petit guéridon en acajou, une boîte à cigarettes en offrit une à son visiteur et se servit.

Lorsqu'elle eut allumé sa cigarette au briquet que lui tendait le journaliste, elle poursuivit en jetant vers le plafond un nuage de fumée blonde et parfumée :

— La raison de mon abstention, cher Monsieur, est infiniment plus simple et beaucoup moins flatteuse pour moi. Je suis une inconnue, s'il m'a été permis de paraître quelquefois sur l'écran, je le dois à la générosité de mon ami, qui a bien voulu commanditer quelques films afin de satisfaire mes caprices.

— Tiens pensa Avit elle n'est pas bête et ne se fait guère d'illusions.

— Mais comme, poursuivit la blonde personne, le cher homme ne semble pas disposé à perdre de nouvelles sommes, je ne parais plus à l'écran.

— Pourtant, Mademoiselle, quand on possède votre talent, votre beauté, on n'a aucun besoin d'être commanditée.

— Vilain flatteur, beauté peut-être, talent rien n'est moins sûr, puisqu'aucun producteur ne m'a fait de propositions.

Le journaliste considéra en souriant cette jolie fille sympathique et gaie.

— Si je ne me trompe, dit-il enfin, vous étiez brune Mademoiselle?

Elle sourit puis avec coquetterie :

— Hé oui que pensez-vous de ma nouvelle teinte?

Avit fut très sincère en répondant :

— Admirable!

La sonnerie du téléphone grelotta.

D'un geste gracieux l'apprentie vedette demanda :
— Vous permettez?
— Je vous en prie.
— Allo...

.....

— Allo, oui, elle-même.

.....

— Qu'est-ce que vous dites?... Monsieur Belcourt...

Paul Avit scruta avec attention le fin visage qu'il avait devant lui. De toute évidence, à l'autre bout du fil, il y avait le domestique de Belcourt. Il était du plus grand intérêt d'étudier les réactions de la jolie blonde.

Pour l'instant son visage n'exprimait qu'une stupéfaction sans bornes, avec au fond de la pupille dilatée, un soupçon d'horreur.

— Ah... le malheureux... est-ce grave?

.....

— C'est terrible, oui soyez gentil, tenez-moi au courant, souvent, très souvent... oui merci.

Et Loulou Jasmin raccrochant le récepteur éclata en sanglots.

Désorienté le journaliste, tout en cherchant à la consoler, ne pouvait s'empêcher de penser: Pas de talent cette femme-là? mais elle est merveilleuse, quelle comédienne! ma parole pour un peu je jurerais qu'elle ignorait tout de... l'accident de Belcourt.

Pourtant peu à peu la jolie femme s'apaisait, elle articula hoquetant à travers ses larmes :

— Excusez-moi... Monsieur... c'est ridicule... mais je viens d'apprendre que mon ami a tenté de se suicider... je ne comprends pas... non je ne comprends pas... il était heureux... pas d'ennuis d'argent... il m'aimait bien... je ne comprends pas...

— Puis-je vous être utile Mademoiselle? voulez-vous que je vous accompagne chez votre ami? Justement ma voiture est en bas, croyez bien que...

— Non je vous remercie Monsieur, vous êtes très aimable, mais... je ne peux pas... je ne dois pas aller le voir... et cela voyez-vous c'est plus terrible que tout.

Avit voulut lui tendre un piège encore que cela

lui répugnât étant donné l'état dans lequel il la voyait.

— Hélas, je comprends... Pauvre Mademoiselle... votre ami est marié.

Elle le regarda avec ses jolis yeux tout embués de larmes, et il eut honte de sa conduite.

— Non il n'est pas marié... il est fiancé... il devait se marier bientôt... Oh c'est incompréhensible.

Tiens se dit Avit, voici une fiancée qui complique singulièrement la situation.

Il ne pouvait s'éterniser auprès de cette femme sanglotante; après lui avoir prodigué de vagues et banales condoléances, il prit congé.

Sitôt qu'il fut sorti de l'appartement, il se plongea dans ses réflexions et il était tellement absorbé, qu'il mit plus d'un quart d'heure à descendre les quatre étages.

Belcourt était fiancé, voilà qui amenait une nouvelle inconnue dans le problème. Comment se faisait-il que le domestique ne l'ait pas mis au courant de cet état de chose? Au fait, il devait simplement l'ignorer; Belcourt avait l'air d'un homme peu bavard, assez secret même.

Il fallait absolument connaître cette fiancée, savoir si elle n'avait pas joué un rôle dans le drame, parce que, malgré les cheveux blonds de Loulou Jasmin, Avit hésitait à la croire coupable.

Elle avait manifesté un chagrin tellement sincère.

Etait-ce le remords?

Avait-elle obéi à un mouvement de jalousie puisque Belcourt allait se marier et vraisemblablement l'abandonner?

Dans tous les cas pourquoi cette comédie devant un étranger, un indifférent?

Autant de questions qui demandaient une réponse.

Paul Avit était perplexe.

III

Il était près de sept heures, dix-neuf heures pour parler le langage officiel. Depuis sa visite à Loulou Jasmin, Paul Avit était resté chez lui.

Etendu sur son divan, il avait fumé ciragette sur cigarette, en retournant dans son esprit toutes les faces du problème.

Mais il n'était guère plus avancé.

Le téléphone l'éveilla de la douce somnolence dans laquelle il sombrait invinciblement. C'était Restrignac qui lui demandait de venir dîner chez lui le soir même, il était inquiet au sujet de Belcourt et voulait en parler au journaliste.

Avit accepta naturellement; après ce long et vain tête à tête avec lui-même, il serait heureux de converser avec son vieil ami. D'autant que ce dernier pourrait peut-être trouver un stratagéme permettant de faire avancer l'enquête qui, il fallait bien l'avouer, stagnait un peu.

Pendant le trajet de chez lui jusqu'au domicile du Docteur, il pensa qu'il ferait bien d'entamer une petite conversation avec la concierge de ce dernier.

C'était une grosse brave femme, bavarde à l'excès; dans l'ordinaire de la vie, elle était même ennuyeuse, mais Avit espérait, dans le flot de paroles qui l'inonderait, trouver un précieux renseignement.

Elle était justement sur le pas de la porte de sa

loge. Ventripotente, les poings sur les hanches, sa bonne face réjouie avait comme un voile de tristesse, qu'elle estimait évidemment bien de circonstance.

— Alors Madame Méchain, comment va ce pauvre M. Belcourt?

Toute heureuse de trouver un interlocuteur, la brave femme s'effaçait déjà, entrant dans sa loge de façon à en dégager la porte.

Avit se prêta avec complaisance à cette manœuvre stratégique et pénétra dans la loge qui était du reste d'une rigoureuse propreté.

— Croyez-vous hein Monsieur Avit, larmoyait déjà la concierge, qui c'est qui aurait dit une chose pareille?

« Un si bon homme, et riche, et généreux, et tout, c'est à n'y pas croire, il devait être devenu un peu fou, moi voyez-vous c'est là mon idée.

— Enfin va-t-il mieux?

— Hélas non, le Docteur Restrignac n'est pas content, il a bien peur que ça ne s'aggrave.

— Mais au fait Madame Méchain dit Avit accomplissant une volte oratoire, et essayant d'endiguer les jérémiades prévues, personne n'est venu voir M. Belcourt, hier après-midi?

— Oh non Monsieur Avit... c'est-à-dire que..

La brave femme hésitait.

— C'est-à-dire?

— Eh bien je ne pourrais pas vous dire, j'ai été absente deux bonnes heures, vers la fin de la soirée, je suis allée voir ma fille... vous savez bien, celle qu'est modiste?

— Oui, oui je sais Madame Méchain.

A ce moment la porte de la loge s'ouvrit brusquement, un facteur entra.

— Bonjour M'sieur Dame, v'là l'courrier!

— Merci facteur répondit Madame Méchain en prenant les lettres qu'il lui tendait. Et reposant le paquet multicolore sur la table, elle poursuivit à l'adresse d'Avit :

— Moi, voyez-vous, ça me retourne, qu'y se soit suicidé cet homme.

Le journaliste ne l'écoutait plus, il avait remarqué

sur le tas de lettres posé sur la table, une longue enveloppe mauve, sur laquelle d'une haute écriture élégante, étaient écrits ces mots fascinateurs: « Monsieur Belcourt ».

Il aurait donné cher pour lire le contenu de cette missive, mais il n'y fallait pas songer, ce qu'il voulait tenter simplement, c'est de s'emparer de l'enveloppe, pour voir si au verso, l'expéditrice — c'était à n'en pas douter une écriture féminine — avait noté son adresse.

Il se contentait donc d'approuver ce que disait la concierge avec quelques hochements de tête, enfin d'un geste qu'il voulait délibéré, il mit la main sur le paquet.

— Voyons dit-il, n'y a-t-il rien pour le Docteur là-dedans?

Il faillit presque pousser un cri de joie; en feuilletant les lettres, il avait retrouvé l'enveloppe mauve et il y avait quelque chose.

Un simple coup d'œil lui avait suffi pour déchiffrer les caractères finement gravés en relief: 12, rue Lesueur.

Il tria la douzaine de lettres appartenant à Restrignac et prit congé de l'aimable et volubile Madame Méchain, qui naturellement ne s'était aperçue de rien.

Dans l'ascenseur pour plus de sûreté, il nota l'adresse sur son calepin; et il entra chez Restrignac.

— Voilà votre courrier cher Maître.

Le Docteur avait l'air sombre.

— Je suis très ennuyé au sujet de Belcourt.

Avit, lui tout joyeux d'avoir cette fameuse adresse, se moqua de l'air morose de son ami.

— Allons mon vieux, il ne faut pas exagérer. Tu es médecin que Diable, si tu dois prendre une telle mine, chaque fois qu'un de tes malades n'ira pas bien, sans te vexer, je puis bien te dire que tu vas sombrer rapidement dans la neurasthénie la plus noire; et dans ce cas je serais obligé de te retirer mon amitié.

Il fit tant et si bien qu'il ramena la gaîté sur la

physionomie de son interlocuteur; et, c'est d'un cœur joyeux qu'ils s'attablèrent pour faire honneur au menu de Justine.

— Alors dit soudain Avit, qu'a-t-il ton Belcourt?

— Eh bien sa plaie n'est-elle pas belle, j'ai tout lieu de craindre une hémorragie interne, et dame, je ne sais pas où cela peut nous mener. Du reste j'ai décidé si demain aucun mieux ne se produit, de faire appel à un confrère, je ne veux assumer seul cette responsabilité.

— Ah! Ah! alors c'est plus grave que nous ne pensions?

— Je le crains. Si tu as vu juste dans l'affaire et qu'une femme soit responsable de cela, je t'assure qu'elle a le coup de poignard sûr et délicat.

« Mais que devient ton enquête?

Avit le mit au courant de sa visite à Loulou Jasmin, lui racontant l'effet dramatique du coup de téléphone.

— Ce serait elle, demanda Restrignac.

— Je n'en suis pas sûr du tout depuis que j'ai constaté son réel chagrin, mais avec les femmes, tu sais, on n'est jamais sûr de rien.

— Evidemment, mais si ce n'est pas elle, tu admets alors la thèse du suicide?

— Non, parce que le suicide est impossible, il y a eu meurtre. Et même si mes recherches restent vaines, si je ne trouve jamais la coupable, je resterai, tu m'entends, intimement convaincu que Belcourt ne s'est pas suicidé.

— Mais enfin m'expliqueras-tu sur quoi tu bases une telle certitude, une conviction aussi profondément ancrée?

— Très simple, il suffit de raisonner un peu.

— Merci dit Restrignac en riant.

— Non, je ne dis pas cela pour te vexer, mais suis-moi bien.

« Belcourt est un homme fortuné, il a une amie très jolie qu'il entretient sur un pied luxueux. D'autre part il est fiancé, son amie est au courant, elle accepte ce mariage probablement parce qu'il lui a promis que cela ne changerait rien à leurs relations.

Donc il n'a pas d'ennuis, il est heureux, pourquoi se tuerait-il?

Restrignac bondit.

— Oh mais là, nous ne sommes plus d'accord, mais plus du tout. C'est que je suis Docteur, et que je n'envisage pas la chose sous le même angle que toi. Je pourrais te citer nombre de cas de suicide auxquels on ne pourrait attribuer normalement nulle cause. Tel homme qui semble parfaitement heureux, possède en lui-même une sorte de morbidité inexplicable qui l'amène un jour inéluctablement au suicide. L'animal humain mon cher ami, est très bizarre, et nul ne peut se flatter de connaître ses intentions secrètes. D'autant plus que dans ces cas là, l'hérédité joue un rôle que nous ignorons presque toujours, mais qui est pourtant d'une importance exceptionnelle.

Le journaliste avait écouté très attentivement la diatribe du Docteur, lorsque ce dernier eut fini, il se versa un verre d'un excellent Bourgogne qui accompagnait à merveille un fromage à point puis il dit :

— Tout ceci est parfait, je suis bien de ton avis, mais tu admettras bien que Belcourt n'est pas fou?

Le Docteur bondit à nouveau.

— Mais il n'est pas question de folie le moins du monde, il ne s'agit là...

Avit l'interrompit en riant.

— Me laisseras-tu parler à la fin. Tu admets que Belcourt est un homme sensé?

— Oui.

— Cet homme sensé, pour une raison que nous n'avons pas besoin de connaître, décide de mettre fin à ses jours.

« Quel est normalement son premier geste?... Non laisse-moi continuer. C'est d'avertir les personnes qui le touchent de près de sa résolution et, « a fortiori », le commissaire de Police afin d'éviter des ennuis à qui que ce soit.

Le Docteur parut ébranlé.

— Le fait est que...

Or, continua Avit, il n'y avait dans la chambre

de cet homme, qui s'était soi-disant suicidé, aucune lettre. J'ai inspecté suffisamment les lieux pour te le garantir. D'un autre côté, si j'en crois l'attitude de Loulou Jasmin, elle n'était au courant de rien, mais je n'attache pas trop d'importance à ce détail.

« Ensuite cet homme se suicide en bras de chemise, ce qui peut paraître normal, mais il avait conservé son faux col, sa cravate et son épingle de cravate.

— Il faut avouer que la tenue n'est pas éminemment propice, quoique, à la rigueur, on pourrait arguer que...

Mais le journaliste continua imperturbable :

— Attends, je n'ai pas fini. Cet homme qui veut mourir, se donne un coup de poignard où donc? au défaut de l'épaule!

« Tu me permettras de croire qu'un homme de cette catégorie sociale, n'ignorait pas que ce n'est pas là un point vital.

« Alors?

Le docteur Restrignac se rendit de bonne grâce.

— Effectivement tu as raison.

— Et il y a encore autre chose. Quelles ont été les premières paroles de Belcourt lorsqu'il est revenu à lui :

« J'ai voulu me suicider... je me suis manqué... il est inutile d'avertir la Police. »

« Il ne s'était pas suicidé, mais il ne voulait pas entendre parler de la Police à cause de la criminelle. Je dis bien la criminelle, car il y avait, entourant le manche du poignard, tu ne l'as pas remarqué, un cheveu blond.

— Je te rends justice, tu as raison dans cette affaire, avec beaucoup plus de logique et de profondeur que moi; mais il me paraît bien compliqué de découvrir cette coupable.

— Eh bien, conclut Avit en souriant, je suis peut-être présomptueux, mais je ne désespère pas d'y arriver.

IV

De bonne heure, le lendemain matin, Avit descendit à son garage afin d'aller faire un tour du côté de la rue Lesueur et d'inspecter les lieux.

Cette rue est située aux environs de la Porte Maillot, près du Bois de Boulogne. Cet agréable quartier, le beau temps qui régnait ce matin-là, remplissaient le journaliste d'un optimisme de bon aloi.

L'affaire qu'il avait entreprise lui semblait en bonne voie, et pourtant il oubliait l'objectif exact de son enquête, il ne cherchait pas un criminel, un assassin, mais une femme adorablement blonde, qu'il devinait jolie, et qui devait, en outre, posséder un caractère assez... vif.

Car il inclinait de plus en plus à penser que Loulou Jasmin n'était pour rien dans ce drame, ce ne devait pas être elle la femme blonde dont quelques cheveux étaient restés chez Belcourt, accusateurs et muets. Il lui fallait donc trouver une autre femme blonde, la vraie, la responsable, serait-ce la fiancée de Belcourt? il avait hâte de le savoir, d'être sûr, il désirait maintenant plus que tout au monde, faire la connaissance de cette femme.

Pourquoi?

Il eût été lui-même bien incapable de le dire, par un sentiment complexe et bizarre, il était tombé amoureux de cette inconnue, dont il ne connaissait que deux choses, l'exquise blondeur, et la criminelle tentative.

Cela peut sembler vain, puéril, mais le cœur

humain, le philosophe l'a dit, a des raisons que la raison ignore.

Brusquement, Avit serra les freins, tout à ses pensées, le trajet s'était accompli sans qu'il s'en rendit compte. Il était rue Lesueur.

Il arrêta sa voiture à l'entrée de la petite rue paisible.

De beaux immeubles, quelques hôtels particuliers noyés dans des jardins superbes. Quelle tranquillité, quelle douceur à côté des artères encombrées qu'il venait de traverser. Quelque part un coq chantait; à pas lents, sûr de ne pas être dérangé, un chat se promenait sur la chaussée. On se serait cru à cent lieues de Paris.

Paul Avit savourait le charme provincial de cette rue qu'il ignorait jusqu'alors; descendant de voiture, il s'avança en flâneur.

Lourd, dense, le parfum des fleurs d'un jardin vint le baigner de son arome printanier, enfin il aperçut le 12.

Ce n'était pas un immeuble, une maison plutôt, de quatre étages, il fut satisfait de ce détail qui circonscrivait ses recherches; le nombre des locataires ne devait pas être important.

Qu'allait-il faire?

Il fallait bien répondre à cette question, parce que jusqu'ici il n'avait pas encore arrêté de ligne de conduite, se fiant à l'inspiration du moment. Evidemment, il ne fallait pas songer aller interroger la concierge, c'eût été le plus simple en l'occurrence, mais il fallait à tout prix éviter les commérages. Donc, rien à faire de ce côté-là, il n'y avait qu'à attendre une manifestation du hasard, ce Dieu des policiers et des journalistes.

Avit avisa, juste en face de la maison qu'il voulait surveiller, un petit café-restaurant, avec des rideaux à carreaux rouges aux fenêtres, et un gros chien qui paressait sur le seuil.

Il rentra, et s'assit à une place d'où il voyait parfaitement la porte d'entrée du 12, tout en étant lui-même invisible, grâce aux rideaux des fenêtres. Il régnait une fraîcheur agréable dans cette pièce, mais

un relent de cuisine flottait, âcre. Une femme brune, assez jolie, était assise derrière le comptoir, elle demanda sans bouger de sa place :

— Qu'est-ce que c'est, Monsieur?

— Un café, Madame.

— Avec quoi?

Paul Avit constata, une fois de plus, que dans les petits cafés, on ne prend jamais de café nature. Il est, en général, si mauvais, qu'il est absolument indispensable de corriger son goût, avec un alcool quelconque.

— Du vieux marc, commanda-t-il, en se faisant guère d'illusions sur l'âge de la mixture qu'on allait lui servir.

Lorsque la femme se dérangea pour le servir, il essaya de lier conversation, dans l'espoir d'obtenir quelque renseignement, mais la jolie brune, manifestement de mauvaise humeur, lui répondit de si revêche façon, qu'il se le tint pour dit, et n'insista pas.

Tout à coup, il tressaillit.

Là, en face, sur le pas de cette porte qu'il guettait attentivement, une silhouette venait d'apparaître.

Dans un élégant tailleur, une femme grande, mince, très chic, et sous le petit feutre crânement posé sur le côté de la tête, des cheveux blonds, presque blancs.

Mais, déjà, l'inconnue trottait dans la direction de l'Avenue du Bois.

En hâte, Avit se leva, régla sa consommation et s'élança sur ses traces. Pendant un court instant il se demanda s'il devait prendre sa voiture ou l'abandonner là, mais il opta pour cette dernière solution, sachant par expérience, combien il est difficile de suivre, au volant, une personne à pied.

Il courut un peu pour rattraper le temps perdu.

Allons, bon. En plein milieu de l'Avenue du Bois, la jeune femme qu'il poursuivait, qu'il suivait plutôt, était arrêtée, en grande conversation avec un homme élégant et distingué. Mais, cet homme, Avit le connaissait, c'était un confrère, Maurice Bertot, du *Journal*.

Cela n'arrangeait pas tout à fait la situation car, à moins d'être un malotru, il ne pouvait guère s'immiscer dans la conversation. Il fallait espérer, et rien n'était moins sûr, que Bertot, l'apercevant, l'interpellerait.

Avit tenta la chance; d'un air indifférent, il passa le plus près du couple; veine, il entendit, aussitôt, l'exclamation de son confrère :

— Tiens, Avit!

Jouant la surprise, il s'écria :

— Oh! par exemple, Bertot.

Ce dernier présenta son confrère à sa compagne.

— Paul Avit, un grand reporter, un grand voyageur, dont vous avez dû certainement lire avec plaisir, les intéressantes enquêtes.

Puis, désignant la jolie et blonde élégante :

— Mademoiselle Simone Bertin.

Un bon point pensa Avit, elle n'est pas mariée, donc elle peut être la fiancée de Belcourt.

Mais, déjà, il était obligé de répondre à une question de la jeune fille, et, rapidement, la conversation prit un tour enjoué entre les trois interlocuteurs.

Avit aurait bien voulu lancer quelques coups de sonde, malheureusement, la présence de Bertot, empêchait toute tentative de ce genre. Par un heureux hasard, arrivé à Armenonville, le gêneur sans le savoir, consulta son bracelet-montre et, s'excusant, dit qu'il était obligé de passer à sa salle de rédaction.

Avit ne se sentait pas de joie, il allait pouvoir savoir ce qui l'intéressait. Il invita sa compagne à venir prendre quelque chose au Pavillon, elle accepta avec la meilleure grâce du monde, semblant même prendre plaisir à la conversation du journaliste. Le fait est que ce dernier, lorsqu'il s'en mêlait, était un brillant et agréable causeur. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup retenu, et il contait ses anecdotes avec esprit.

Insensiblement, il orienta la conversation sur le théâtre.

— Que pensez-vous, Mademoiselle, de l'antagonisme qui existe entre le théâtre et le cinéma?

— Je le trouve ridicule, ce sont deux frères, pourquoi être ennemis? ne trouvez-vous pas?

— Parfaitement exact, j'aime l'un et l'autre, à la seule condition qu'ils soient, non pas parfaits, la perfection n'est pas de ce monde, mais simplement bons.

Mademoiselle Bertin, tournant sa jolie tête avec un sourire demanda :

— Et le music-hall, monsieur Avit, qu'en pensez-vous?

Le journaliste eut une moue.

— Heu... je n'en suis pas fou.

— Eh bien, vous avez tort, tenez, je suis allée ces jours derniers aux Folies-Bergère, je vous assure que c'était bien, vraiment très bien. De jolies femmes, de jolies scènes, des couleurs harmonieuses, pas une seule note fausse, c'est un véritable régal des yeux.

Naturellement, à ce nom de « Folies-Bergère », Avit avait tressailli; ainsi il était sur la bonne piste, il lui fallait des précisions.

Après beaucoup de détours il put enfin poser la question qui lui tenait à cœur :

— Vous êtes fiancée, Mademoiselle?

Un sourire un peu triste erra sur les lèvres de sa blonde interlocutrice.

— Hélas, non, cher Monsieur.

Allons bon, voilà qui détruisait tout à moins que...

— Vous ne voulez pas vous marier, demanda-t-il en riant.

— Si, pourquoi? J'ai été fiancée, mais mon fiancé est parti aux colonies, et... les fièvres... il est mort là-bas... il y a maintenant six ans... Hé, oui, je suis presque une vieille fille.

Avit protesta pour la forme, depuis qu'il savait de façon certaine que Mlle Bertin, ne pouvait pas être la femme qu'il cherchait, elle ne l'intéressait plus du tout.

Il attendit un certain temps, pour paraître correct, puis appela le garçon, régla, et prit congé de l'aimable personne.

En regagnant à pas lents la rue Lesueur afin d'y chercher sa voiture, il était fort ennuyé de ce pas de clerc, mais après tout, songea-t-il, je ne suis pas si fautif que cela.

Qu'est-ce que je cherche?... Une femme blonde.

Cette Mlle Bertin est indéniablement blonde alors, c'est sa faute, et non la mienne.

Il sourit, amusé de son raisonnement simpliste.

Mais il était presque midi, il commençait à faire très chaud, et sentant la faim le talonner, Avit hâta le pas.

Comme il entrait dans la rue Lesueur il perçut une femme blonde tenant en laisse un joli toutou blanc.

Est-ce elle? se demanda-t-il, va-t-elle entrer au 12? Il avait le cœur battant, quelque chose lui disait intérieurement, c'est elle... oui, c'est elle.

Effectivement, de son petit pas délibéré et souple, la jeune femme au loulou entra sous le porche du 12.

Ah! cette fois-ci pensa Avit, il faut souhaiter qu'il n'y ait pas d'erreur sur la personne.

Il sauta dans sa voiture.

D'un geste gamin, il envoya un grand salut du côté de la maison qu'il surveillait depuis le matin.

— Mademoiselle la terrible fiancée de Belcourt, à bientôt.

Et il démarra rapidement, très pressé de s'attabler devant un menu confortable.

Pendant le cours de son repas, Avit était songeur; il cherchait un stratagème pour entrer en relation avec cette nouvelle blonde. Il ne pouvait se cacher qu'il n'avait aucun titre pour aborder cette personne, et, d'autre part, s'il s'agissait, comme il le pensait, de la meurtrière de Belcourt, il ne fallait pas éveiller sa méfiance en quoi que ce soit. Alors, comment l'aborder? Avit désirait quelque chose de très simple, de banal.

Il se souvint du chien, du joli loulou blanc, et une idée lui vint.

Sitôt son repas terminé, il prit sa voiture et s'en vint saluer un de ses amis habitant un pavillon du côté de Suresne.

— Mon vieux Fred, dit-il à ce dernier, il faut que tu me confies Tim pour deux ou trois jours.

L'autre accepta de bonne grâce.

— Avec plaisir, mais, peut-on savoir?...

Tim était un loulou, maintes fois primé en des concours, et d'une rare pureté de race.

Avit, en quelques mots, mit son ami au courant, lui disant simplement qu'il voulait entrer en relation avec une femme possédant un loulou.

L'ami accepta en riant, et le journaliste partit avec Tim, Tim le joli chien, qui devait servir de trait d'union entre Avit et la blonde inconnue.

Il rentra chez lui, enchanté de cette idée qu'il se promettait de mettre à exécution le lendemain matin, heure normale des promenades de chiens.

Il passa un coup de téléphone à Restrignac qui l'avertit que l'état de Belcourt restait stationnaire.

V

Le Bois de Boulogne, le matin, présente un aspect animé, vivant, agréable. L'air y est pur, les arbres frissonnent doucement sous la caresse du vent, et dans les allées aux jolies perspectives, on croise des femmes élégantes.

De loin en loin, sur les pistes cavalières, un cheval galope, tenu d'une main ferme par un cavalier distingué, ou par une crâne amazone.

Il est bien certain que, pour ceux qui peuvent le faire, commencer sa journée par une heure de footing au Bois, est non seulement un salutaire exercice, mais encore un délicat plaisir.

Avit, en costume de sport gris, culotte de golf, casquette anglaise et courte pipe de bruyère à la bouche, songeait à cela en se promenant tranquillement dans l'allée principale. Devant lui, la queue en panache, fier et blanc comme neige, Tim gambadait gaiement, provoquant souvent sur son passage des cris d'admiration pour sa race si pure. Mais le chien, habitué semblait-il à ces hommages, continuait tranquillement sa route sans paraître s'apercevoir de rien. Avit, enchanté de ce succès, le contemplait en souriant. Il consulta son bracelet-montre, neuf heures vingt, et la blonde au loulou, n'avait pas encore fait son apparition.

Pourvu qu'elle vienne songeait le journaliste.

Puis, l'instant d'après :

— Et si j'allais ne pas la reconnaître. Tout au moins je reconnaîtrais bien le chien, un loulou blanc.

Voyons, une femme blonde avec un loulou blanc, c'est un signalement cela.

Par deux fois déjà il avait cru, mais il y avait toujours un détail qui clochait, ou le blond n'était pas le même, ou le chien était trop grand ou trop petit.

Il essayait de se souvenir du délicat profil entrevu rue Lesueur; autant qu'il se rappelât, cette femme, cette jeune fille était jolie, extrêmement jolie.

Mais il avait beau regarder à droite, à gauche, aucune femme ne ressemblait à celle qu'il cherchait.

Il regarda encore impatiemment l'heure : dix heures moins dix. Il y avait peu de chance maintenant pour qu'il vît la jolie blonde. Il revint doucement sur ses pas chercher sa voiture qu'il avait abandonnée à l'entrée de la rue Lesueur.

Il lançait continuellement des regards, à droite, à gauche, se retournait de temps en temps, sous le fallacieux prétexte d'appeler Tim, mais en vain. Il aperçut enfin la silhouette familière de sa voiture; avant de monter au volant, il jeta, par acquit de conscience, un regard au 12.

Il retint un cri.

Là, devant l'immeuble qu'il connaissait bien maintenant, un petit cabriolet sport, coquettement peint en gris, était arrêté, et s'apprêtant à grimper dedans, la jeune fille blonde escortée de son loulou.

Où allait-elle?

Avit décida immédiatement de la suivre.

Cinq minutes plus tard, le petit cabriolet démarrait, et le journaliste, à bonne distance, ne le perdait pas de vue.

L'un suivant l'autre, ils passèrent par l'Etoile, les Champs-Elysées, les Invalides, la gare Montparnasse, puis la Porte d'Orléans.

Le journaliste se dit :

— Tiens, tiens, nous quittons Paris, allons.

Et le petit cabriolet gris filait dans cette banlieue sale, désagréable, dangereuse même, étant donné le trafic intense qui y sévit.

Les maisons s'espacèrent et, peu après Linas-

Montlhéry, la route devint plus acceptable, plus lisse et la vitesse s'accéléra.

Avit, pour ne pas perdre le contact, appuyait de plus en plus sur l'accélérateur.

— Mais, c'est un as du volant, se dit-il en riant.

En effet, l'aiguille du compteur oscillait maintenant entre quatre-vingt-quinze et cent.

Heureusement pour lui, Avit avait une voiture très puissante, susceptible d'une vitesse bien plus élevée, et il s'en félicitait.

De chaque côté de la route, les arbres défilaient comme abattus au passage de la voiture, et le vent produisait aux oreilles ce sifflement caractéristique qui accompagne les vitesses élevées. Le journaliste, qui avait une voiture découverte, enfonça sa casquette d'un geste brusque.

Et les kilomètres succédaient aux kilomètres.

Ils traversèrent Etampes presque sans ralentir.

— Quelle imprudence, songeait Avit, quand on pense à la mauvaise réputation de la maréchaussée de cette ville, c'est un miracle que nous n'ayons pas attrapé une bonne contravention.

Mais déjà ils avaient franchi la côte d'Etampes et s'éloignaient à une allure qui s'accélérait encore.

— Elle est folle monologuait Avit. Un coup d'œil sur son compteur venait de l'avertir qu'ils marchaient maintenant à plus de cent vingt, et là-bas, sur la route, le minuscule point gris qu'était le cabriolet ne semblait pas se rapprocher.

Pour lui-même le journaliste n'éprouvait nulle crainte, il avait conduit en course, et il était sûr de sa machine, comme de son œil et de ses réflexes; mais il pensait que, devant lui, à quatre cents mètres, une main féminine tenait le volant, à cette allure excessive, et il en ressentait un peu d'angoisse.

Quelques villages furent encore traversés en trombe.

Et ce fut Cercotte et les faubourgs d'Orléans.

— Enfin, soupira Avit, elle va ralentir. Effectivement, l'allure tomba et devint raisonnable.

Le journaliste regarda sa montre de bord, par curiosité. Ils avaient mis une heure quarante pour

faire cent vingt kilomètres, soit une moyenne de près de quatre-vingts.

— Pas mal, Mademoiselle, dit Avit en souriant.

Mais sa tâche devenait maintenant plus difficile, il fallait suivre le petit cabriolet gris, sans donner l'éveil à sa jolie conductrice. Dans Paris, c'est relativement facile, sur route, il suffit de ne pas perdre la voiture poursuivie de vue, mais dans une ville calme comme Orléans, il faut faire très attention pour ne pas se faire remarquer.

Devant la gare, Avit stoppa brusquement, il venait d'apercevoir la petite voiture qu'il suivait, rangée convenablement le long du trottoir.

VI

A Orléans, Avit devait aller de surprises en surprises; en effet la conduite de la jeune fille était étrange.

En premier lieu, ayant stoppé sa voiture devant la gare, elle photographia ce monument, qui pourtant ne présente pas de particularités intéressantes.

Innocente manie de touriste, songea le journaliste en riant.

Après, ce fut le tour de la cathédrale; ce magnifique édifice, un des plus beaux de France, méritait bien, lui, l'honneur qui lui était fait.

Mais, à quelques pas du monument séculaire, s'élève un immeuble dont la banale blancheur, révèle une construction récente. Aucun intérêt au point de vue pittoresque et touristique, puisqu'il s'agit, en l'occurrence, de l'état-major d'Orléans.

Pourtant, par trois fois, la jeune fille photographia cette construction.

— Tiens, tiens, se dit Avit.

Orléans, nul ne l'ignore, est une ville de garnison, abritant cinq corps de troupe. L'une après l'autre, les cinq casernes furent photographiées.

Avit ne comprenait pas quel mobile pouvait pousser la jeune fille à prendre des vues de tous ces établissements militaires. Il fut un moment tenté de songer à de l'espionnage, mais alors cette manière d'opérer était enfantine, puérile. Aucune puissance étrangère n'avait intérêt à posséder la photographie des casernes françaises, puisqu'aussi bien, les mar-

chands de cartes postales de la ville les vendaient par quantité importante pour la modique somme de quinze centimes.

Alors?

Avit avait pour habitude, lorsqu'il se trouvait devant un tel problème, de ne pas s'acharner à en trouver la solution, il raisonnait de la façon suivante :

— Puisque je ne comprends pas, puisque je ne peux pas comprendre, c'est qu'il me manque une donnée du problème, il n'y a donc pas lieu de s'entêter, attendons, tout s'expliquera par la suite.

Il n'était, du reste, pas au bout de ses peines; la jeune fille le mena encore au camp d'aviation de Cercotte, qu'elle photographia avec le même entrain.

— C'est une enragée du Kodak, sourit Avit.

Il avait d'autant plus raison que Cercotte n'a du camp d'aviation que le nom; c'est une vaste plaine gazonnée, sans aucune installation, aucun bâtiment; les avions peuvent s'y poser, mais n'ont même pas la ressource de s'y approvisionner, à moins d'avoir alerté les autorités.

Mais, avec toutes ces marches et contre-marches, l'heure avait tourné, et le moment du déjeuner était passé depuis fort longtemps. Aussi, le journaliste fut-il très heureux de voir le petit cabriolet gris s'arrêter place du Martroi, devant un excellent restaurant dans lequel pénétra la blonde photographe.

Avit se demanda s'il devait suivre la jeune fille, mais il réfléchit qu'elle avait peut-être remarqué sa filature, toute discrète qu'elle eût été, et qu'en somme, il valait mieux ne pas risquer de lui donner définitivement l'éveil en entrant dans le même établissement.

Bien à contre-cœur, il s'installa à la terrasse d'un café d'où il apercevait le cabriolet, et il commanda deux sandwiches, apaisant sa fringale, de façon pas trop agréable, mais substantielle quand même.

Sa faim calmée, il attendit sans impatience la réapparition de la jeune fille.

Il faisait très beau, dans un ciel d'un bleu profond, le soleil déjà chaud, resplendissait, faisant à

la statue de Jeanne d'Arc, située au milieu de la place, une grande ombre noire.

Avit, fumant distraitement une cigarette, se sentait envahi d'une douce torpeur.

Il s'assoupit.

Une trompe d'auto déchirant l'air à côté de lui, le réveilla en sursaut.

Il s'ébroua, se frotta les yeux.

— Mon Dieu que c'est bête de s'abandonner ainsi au sommeil, se dit-il.

Il eut un brusque sursaut, le petit cabriolet avait disparu.

Il fit soudain preuve d'une activité fébrile, jeta une pièce de dix francs sur la table, n'attendit pas la monnaie, et bondit dans sa voiture.

Un aboiement joyeux, lui rappela la présence de Tim.

— Tim, mon pauvre vieux, je t'ai complètement oublié, tu dois avoir une faim canine. Tant pis, tu mangeras tout à l'heure, pour l'instant, nous sommes pressés.

Comme s'il avait compris, l'intelligent animal se coucha sagement sous la banquette.

— Voyons, de quel côté aller? songeait Avit, le mieux, je pense, c'est de retourner à Paris

Et la nerveuse machine de sport bondit.

Combien de temps ai-je dormi? se demanda le journaliste, un quart d'heure au plus, en mettant les choses au pire, et en supposant qu'elle soit partie dès que j'ai sombré dans les bras de Morphée, elle a douze minutes d'avance sur moi. Je sais bien qu'elle marche vite, ajouta-t-il en souriant, mais ma voiture n'est pas encore fatiguée.

En effet, il avançait à une allure folle, les dents serrées, le menton volontaire, les yeux immuablement fixés sur la route, à cent mètres de lui, cherchant la silhouette connue.

Mais les kilomètres défilaient, et il ne voyait rien.

Dans un long sifflement, accompagné du vrombrissement sourd de l'échappement, le bolide fendait l'air, arrachant des exclamations effrayées aux cultivateurs disséminés dans leurs champs.

Enfin, sur la route rectiligne, à perte de vue, il perçut un point minuscule qui lui parut immobile.

Il eut un pressentiment.

— C'est elle.

Rapidement le point grossissait, pas d'erreur possible, c'était le cabriolet arrêté sur le bas-côté de la route.

— Elle est en panne songea joyeusement Avit, ça c'est une chance.

Effectivement, lorsqu'il se fut arrêté, il constata que la jeune fille, les mains gantées de cuir, était plongée sous son capot.

Il s'approcha.

— Puis-je quelque chose pour vous, Mademoiselle?

Elle releva la tête, souriante.

Comme elle était charmante avec ses cheveux d'or fin, un peu ébouriffés, au travers desquels, le soleil jouait. Sa peau était d'une splendide matité, et ses yeux grands, sombres, veloutés, semblaient pailletés de vert. Une beauté étrange, troublante, mais pure cependant, presque chaste.

Elle répondit d'une voix chaude, un peu basse :

— Oui, Monsieur, vous seriez très aimable.

Pour bien montrer sa science, elle ajouta :

— Oh, ce n'est pas grave, simplement mon carburateur bouché, mais je ne puis arriver à dévisser le gicleur.

— Eh bien, nous allons arranger cela, dit Avit, qui courut chercher dans sa voiture une petite clé. Quelques instants plus tard, la réparation était terminée, et le moteur de la petite voiture ronflait à nouveau joyeusement.

Le journaliste, qui n'avait pas l'intention de terminer aussi brièvement l'entrevue, se présenta.

— Paul Avit, Mademoiselle, journaliste.

Elle sourit.

— Et mécanicien.

— Non, automobiliste fervent, tout simplement.

Elle sourit encore en lui tendant sa petite main.

— Hélène Guillot.

Il serra la main qu'on lui tendait comme par inadvertance, et s'écria aussitôt, faussement confus :

— Oh, excusez-moi, j'avais les mains sales, et maintenant, ajouta-t-il en riant, vous êtes logée à la même enseigne.

« Voulez-vous me permettre, continua-t-il, à deux kilomètres d'ici il y a une petite auberge, où nous pourrons réparer cela.

La jeune fille accepta d'emblée.

— Passez devant, je m'arrêterai derrière vous.

Le journaliste se demanda un instant si Mlle Hélène Guillot ne lui tendait pas un piège, mais, quelques minutes plus tard il se reprochait sa mauvaise pensée. En effet, ayant réparé le désordre de leur toilette, ils étaient assis dans la petite auberge, et devisaient joyeusement.

Les deux loulous s'amusaient ensemble.

— Ils sont aussi beaux l'un que l'autre, dit Hélène.

— Oui. Malheureusement Tim n'est pas à moi. C'est le fils d'un de mes amis, ajouta Avit en souriant.

Il goûtait un exquis plaisir auprès de la jeune fille, ne se lassant pas de la contempler et oubliant complètement, qu'elle devait être la meurtrière de Belcourt.

Elle était gaie, enjouée, spirituelle, heureuse, semblait-il, de converser avec un compagnon agréable, et ne paraissant nourrir aucune arrière-pensée.

Soudain, regardant le journaliste avec un sourire moqueur, elle lui dit :

— Si je vous avais répondu que je n'avais besoin de rien, lorsque vous m'avez offert vos services, vous auriez été vexé, monsieur Avit?

Il sourit en répondant :

— Un peu.

— Beaucoup, je crois.

Il confessa :

— Oui.

Elle sourit malicieusement.

— Parce qu'enfin, vous vous êtes donné assez de mal pour ne pas perdre ma trace.

Il fut interloqué; ainsi toute la peine qu'il avait prise pour passer inaperçu, n'avait servi à rien.

Elle se moqua gentiment.

— Allons, ne soyez pas étonné, j'ai des yeux dans le dos, et surtout un rétroviseur à ma voiture. Au reste, je vous prouve que je ne vous tenais pas rigueur, et puis, vous m'avez rendu service.

Avit, mal remit de sa surprise, balbutia un vague compliment.

L'étrange jeune fille se leva.

— Monsieur Avit, je ne m'ennuie pas en votre compagnie, mais il me faut rentrer ou sans cela mon oncle s'inquiéterait.

— Vous habitez avec votre oncle, Mademoiselle?

— Oui, hélas, j'ai perdu mes parents.

Un voile de tristesse nimba ses jolis yeux.

Le journaliste régla les consommations et les deux voitures reprirent, ensemble cette fois, le chemin de la capitale.

Aux portes de Paris, le cabriolet gris s'arrêta. Avit en fit autant.

— Monsieur Avit, dit la jeune fille, je suis heureuse de vous connaître, et je vous remercie encore une fois de votre concours.

Le journaliste ne voulut pas laisser passer l'occasion de revoir la délicieuse Hélène, et il lui dit :

— Aurai-je le plaisir de vous rencontrer à nouveau?

— Sans doute, téléphonez-moi un de ces jours. vers neuf heures, Passy 15-15.

Et le cabriolet démarra.

Avit, songeur, le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se perdît dans la foule des autres voitures.

VII

Naturellement dès qu'il fut chez lui, le journaliste n'eut rien de plus pressé que d'appeler Restrignac au téléphone.

— Peux-tu venir dîner?

— Avec plaisir.

— Alors, à tout à l'heure.

Au cours du dîner, il avait mit le docteur au courant de ce qui se passait.

Il venait de terminer le récit de son équipée à Orléans.

— Alors, demanda Restrignac, qu'est-ce que tout cela veut dire?

Le journaliste haussa les épaules en signe d'ignorance.

— J'avoue ne pas voir très clair.

— Attaches-tu de l'importance à la question des photographies?

— Je ne sais que penser, elles n'ont aucune valeur documentaire, comme je te le disais tout à l'heure, ces casernes, cet état-major, tout cela est sans aucun intérêt.

— Et comme d'autre part ce n'est pas beau, on se demande bien pourquoi, cette mademoiselle Guillot fait spécialement le voyage de Paris à Orléans pour prendre de semblables photographies.

— Hé oui, c'est bien pourquoi je ne comprends pas.

— Mais, remarqua Restrignac, es-tu maintenant persuadé que cette jeune fille et l'assassin de Belcourt sont une seule et même personne.

— C'est impossible, je ne puis arriver à le croire. Au contraire je suis persuadé qu'elle est incapable d'avoir commis un tel acte. Cela ne cadre pas avec elle, je te le répète, c'est impossible.

Le docteur Restrignac alluma tranquillement une cigarette puis dit calmement :

— Ecoute, mon cher Paul, je ne te comprends plus du tout. Tu te donnes du mal pour arriver à découvrir une femme blonde ayant donné un coup de poignard à Belcourt. Tu crois être dans le vrai en pensant que c'est une femme qui est responsable de cela, et j'avoue que l'excellent raisonnement que tu as tenu à cet égard m'a entièrement convaincu.

« Donc, comme je te le disais, tu cherches la femme blonde. Pourquoi? je n'en sais rien, mais où je ne te suis plus, c'est lorsque, ayant découvert cette personne, tu la crois incapable d'avoir commis le crime.

Ce fut d'abord Loulou Jasmin, qui remplissait les conditions requises, mais que tu écartas sous le prétexte que sa douleur était sincère. Et maintenant que tu as trouvé une seconde femme blonde, familière de Belcourt, ce n'est pas elle non plus, pourquoi? Je te serais reconnaissant de bien vouloir me l'expliquer?

Le journaliste se passa la main sur le front.

— Je ne sais pas... je ne puis pas t'expliquer... Si mon raisonnement est juste, et il doit l'être, tout l'accuse, mais il m'est vraiment impossible de soupçonner Hélène.

Restrignac sourit.

— Eh bien, abandonne cette affaire, après tout que t'importe Belcourt et ses femmes blondes.

Avit répondit vivement :

— Cela non, je veux savoir, il faut que je sache.

Le docteur ironisa.

— Toujours par amour de la vérité?

Avit ne répondit pas. Au bout d'un instant, le docteur poursuivit :

— Eh bien, je vais te le dire moi, tu n'en sais peut-être rien ne te l'ayant pas encore avoué, mais tu es amoureux de Mlle Guillot. Et ce qu'il y a d'extrêmement curieux, c'est qu'inconsciemment, avant de la connaître, tu éprouvais déjà pour cette inconnue une attirance. Maintenant tu l'as vue; elle est, m'as-tu dit, très jolie et naturellement tu l'aimes.

Le journaliste baissa la tête.

— Oui, tu dois avoir raison.

Les deux amis s'aimaient pour être toute franchise l'un envers l'autre, aussi Restrignac ne se gêna-t-il pas pour exprimer sa façon de penser au journaliste.

— Ecoute-moi, mon vieux. Je n'aime pas cela, tu t'engages là dans une sale histoire. Je te prie de ne pas oublier que, jusqu'à preuve du contraire, cette jeune fille est une criminelle. D'autre part sais-tu quelles étaient ses relations avec Belcourt? Non, ne proteste pas, laisse-moi finir.

« J'ai le plaisir de t'annoncer que Belcourt va mieux et que maintenant sa guérison est certaine. Mais tu avoueras que cet homme, une fois sur pied, aura des droits sur la femme qui l'a frappé et s'il veut malgré tout en faire son épouse, tu ne pourras aller contre, puisqu'en somme c'est ton indiscrétion qui t'a amené à connaître un secret qui ne t'appartient pas.

« Crois-moi, Paul, oublie tout cela, oublie Belcourt, oublie cette jeune fille; au besoin pars, un grand voyage te changera les idées et quand tu reviendras tu riras toi-même de cette petite aventure qui, si tu persistes, ne peut que mal finir.

Restrignac poursuivit avec un rire forcé.

— En mettant les choses au mieux, crois-tu que je serais tranquille de te savoir marié avec une femme qui octroie des coups de poignard avec une telle facilité?

Mais il se rendait bien compte qu'il parlait dans le vide; le journaliste ne l'écoutait pour ainsi dire pas. Sombre, la tête dans ses mains, il semblait réfléchir profondément, et le docteur respecta son silence.

Au bout d'un long moment Avit se leva, il arpenta

nerveusement la pièce à grandes enjambées; enfin, s'arrêtant devant Restrignac :

— Jusqu'ici, vois-tu, je me suis acharné à découvrir une coupable; maintenant il me faut prouver l'innocence d'Hélène et j'y arriverai.

Restrignac lut dans les yeux de son ami les signes d'une inébranlable volonté, alors il lui tendit simplement la main en disant :

— Eh bien, Paul, je t'y aiderai de toutes mes forces.

VIII

Le lendemain matin Avit demandait Passy 15-15.

— Allo, mademoiselle Hélène Guillot s'il vous plaît?

Une voix répondit joyeuse :

— C'est elle-même, monsieur Avit.

— Comment, vous avez reconnu ma voix?

— Non, mais je pensais que vous me téléphoneriez ce matin.

— Ah ça, par exemple, c'est amusant.

— Pas le moins du monde, quand hier je vous ai dit : un de ces jours, j'étais persuadée que ce serait aujourd'hui.

— Et cela vous ennuie?

— Non.

— Cela vous est-il agréable?

— Pourquoi vous aurais-je donné mon numéro sans cela?

— Evidemment.

— J'ai une course à faire ce matin, si vous voulez je vous emmène?

— Avec beaucoup de plaisir.

— A une condition par exemple.

— Acceptée d'avance.

— Bon. Eh bien je vous prends dans un quart d'heure, sur le trottoir droite des Champs-Elysées, près de l'Etoile; naturellement vous venez sans votre voiture.

— Entendu. A tout de suite.

— C'est cela.

Avit raccrocha, il était heureux de voir avec quelle facilité il allait pénétrer dans l'intimité de la jeune fille, mais d'autre part cela l'inquiétait un peu, il eût souhaité plus de résistance.

— Allons se dit-il en souriant, je vais me plaindre maintenant que la mariée est trop belle, et gai comme un collégien à son premier rendez-vous, il sauta dans un taxi.

Quelques minutes plus tard, il arpentait les Champs-Elysées regardant d'un œil distrait la splendide perspective, plus préoccupé de la venue d'un certain petit cabriolet gris.

— Eh bien, Monsieur Avit, dit une voix connue derrière lui, de quel côté m'attendiez-vous donc?

Le journaliste se frappa le front.

— Evidemment, suis-je bête de n'avoir pas pensé que vous arriviez par l'avenue de la Grande-Armée.

Deux minutes plus tard, ils étaient côte à côte dans la petite voiture bavardant gaiement.

La jeune fille semblait prendre un vif plaisir à se trouver avec Avit et lui tout heureux de sa présence, se surpassait, racontant plaisamment maintes anecdotes de sa vie aventureuse.

— Vous savez, dit-elle soudain, que je n'ai pas de course à faire.

— Eh bien tant mieux, nous aurons plus de temps à nous. Et cette fameuse condition que j'ai acceptée tout à l'heure en l'ignorant?

Elle eut l'air de ne pas comprendre.

Il insista.

— Oui, vous m'avez dit, je vous emmène, à une condition...

Elle paraissait soudain rêveuse.

— Oui peut-être, je ne me souviens pas.

Et il eut beau parler, elle ne répondait pas, les yeux fixés droit devant elle, paraissant même ignorer la présence du jeune homme.

Elle conduisait sa voiture, au hasard semblait-il, tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, sans but apparent, mais toujours avec une habileté sans égale.

— Où allons-nous, Mademoiselle? questionna Avit.

Pas de réponse.

Il lui toucha le bras.

— Où allons-nous?

Elle parut ne pas sentir, ne se retournant même pas vers lui.

— Quelle étrange fille se dit-il, après tout qu'elle aille où elle voudra, cela m'est bien égal, du moment que je suis avec elle.

Et suivant un itinéraire d'une fantaisie débridée, le petit cabriolet aboutit enfin au cimetière Montparnasse.

— Tiens, songea Avit, c'est évident, la pensée de ses parents morts, l'a brusquement effleurée et, perdue dans sa triste rêverie, elle vient accomplir un pieux pèlerinage.

Toujours comme si Avit n'eut pas existé, Hélène Cuillot descendit de sa voiture, et pénétra dans le jardin des morts.

Discrètement et d'assez loin le journaliste la suivit.

Il la vit d'abord monter l'allée principale, puis obliquer à droite, se perdre dans un dédale de tombes, et enfin aboutir à un mausolée.

Elle resta plantée devant, comme hésitante, puis brusquement s'empara d'un pot ornemental en fer, vide de plante du reste et le posa par terre. Symétriquement, un autre pot semblable, était placé de l'autre côté du monument, elle le mit à la place du premier et vice-versa. Cela fait, sans un agenouillement, sans une prière, elle se dirigea vers la sortie.

Avit se précipita jusqu'à la tombe que la jeune fille venait d'abandonner, et jetant un coup d'œil sur l'épitaphe, il lut :

Emile Romberg
1812-1857

Rachel Romberg
son épouse
1820-1895

La tombe était sale, délabrée, on se rendait compte

qu'elle était à l'abandon, et qu'aucune main pieuse, ne venait jamais la fleurir.

Que signifiait ce nouveau mystère? de toute évidence, il ne pouvait s'agir des parents de la jeune fille.

Renonçant à comprendre, Avit s'élança sur les traces d'Hélène.

Elle était déjà au volant de sa voiture souriant gracieusement.

— Eh bien, Monsieur Avit, quel plaisir pouvez-vous avoir à fureter au milieu des vieilles pierres tombales, pendant que je vous attends?

Et son rire éclata, clair, sonore, ravissant.

Ils passèrent la journée ensemble, la jeune fille ayant téléphoné à son oncle qu'elle ne rentrerait pas déjeuner.

Et ce fut pour Avit de délicieux instants, la jeune fille se montrant gaie, enjouée, rieuse, infiniment agréable et spirituelle.

Pas une seconde, il ne fut question de l'acte mystérieux qu'elle avait accompli le matin.

En la quittant, le journaliste, était à la fois ravi et inquiet; ravi, parce qu'il sentait que son amour grandissait et qu'il n'était pas indifférent à la jeune fille, inquiet, parce qu'il lui était impossible de comprendre, d'expliquer la conduite de cette dernière.

IX

Pendant quinze jours, Avit vécut une vie merveilleuse et bizarre, l'intimité des deux jeunes gens, avait grandi au point qu'il ne s'était pas passé de jour qui ne les vît ensemble.

Le journaliste était infiniment heureux, sentant qu'il avait rencontré là le grand amour de sa vie, Hélène était charmante, et chaque heure passée près d'elle, la lui rendait plus chère.

Mais à côté de cela, l'énigme vivante qu'était la jeune fille devenait toujours plus complexe, plus obscure, plus incompréhensible.

Avit en arrivait à douter de sa raison.

Cela se passait toujours de la même façon. Brusquement en quelqu'endroit qu'ils fussent, au restaurant, au théâtre, en voiture, Hélène devenait absente, ne paraissant ni voir ni entendre son compagnon, et comme mue par une force mystérieuse, elle s'acheminait vers un but connu d'elle seule, accomplissait un acte puéril, quelquefois même stupide, comme une chose nécessaire, indispensable.

Et puis c'était fini, elle redevenait l'être joyeux, gai, confiant qu'elle était dans l'ordinaire de la vie, oubliant, ou paraissant oublier complètement ce qu'elle venait de faire.

C'était absurde, Avit s'en rendait bien compte, il y avait là quelque chose qui lui échappait, qu'il ne pouvait comprendre, et cela l'irritait, parce qu'il s'agissait de la femme qu'il adorait.

Un matin qu'ils étaient ensemble dans la voiture d'Avit, il arrêta son auto. Ils se trouvaient dans le majestueux décor de la forêt de Fontainebleau.

Prenant dans les siennes les petites mains de la jeune fille, Avit lui dit enfin tout l'amour qu'il avait pour elle, et que ce qu'il souhaitait le plus ardemment, c'est qu'elle consentît à devenir sa femme.

Hélène devint toute rose de confusion et de plaisir, sur ses larges yeux sombres, les paupières battaient comme des oiseaux effarouchés, elle ne dit rien, mais le jeune homme comprit.

Sans un mot, ils revinrent doucement, doucement, peu pressés puisque la vie leur appartenait. Sans s'être concertés, Avit ramena la jeune fille jusque devant chez elle, et lorsqu'elle descendit, il la suivit.

Ne fallait-il pas qu'il fasse connaissance de l'oncle de celle qu'il considérait depuis tout à l'heure comme sa fiancée.

.....

L'oncle d'Hélène était un curieux homme, chauve, petit, mince avec un visage tourmenté, sillonné de rides profondes; malgré cela il paraissait âgé d'une cinquantaine d'années tout au plus, et semblait très vif, très alerte.

Pendant presque tout le cours de leur entretien, Avit subit avec malaise, l'éclat quasi-insoutenable des yeux gris de son interlocuteur.

Il avait fait pénétrer Avit dans son bureau, et demandé à la jeune fille de les laisser seuls.

Le Docteur Lenik — c'était son nom — entama brusquement la conversation.

— Monsieur, ne nous payons pas de mots, Hélène vous plaît, et vous souhaiteriez vous marier avec elle, n'est-ce pas?

Avit acquiesça :

— Parfaitement Docteur, du reste ma situation...

D'un geste sec de la main sur son bureau, le Docteur Lenik coupa la parole au journaliste.

— Il ne s'agit pas de cela, Monsieur. Mon devoir d'oncle et de tuteur d'abord, de médecin ensuite, m'oblige à vous mettre au courant de certaines choses.

« N'avez-vous rien remarqué d'anormal dans la conduite d'Hélène depuis que vous la connaissez?

Avit ne put s'empêcher de murmurer :

— Effectivement Docteur... oui... en effet...

Un demi-sourire éclaira la face du Docteur.

— Oui, vous vous êtes aperçu des... singularités de la pauvre enfant. Je dois vous avouer que ses parents sont morts de très bonne heure, ma sœur était d'une complexion délicate, son mari... ne valait guère mieux, on n'a du reste jamais identifié au juste la maladie qui les emporta.

« Cette lourde hérédité m'incline à penser que ma nièce est... je ne dirais pas... folle, mais sujette à des troubles mentaux extrêmement sérieux, devant lesquels la science se montre impuissante.

« Maintenant que vous êtes au courant, je pense que vous ne donnerez pas suite à votre projet, et que vous ne tenterez pas de revoir la malheureuse enfant.

Avit atterré, la tête dans ses mains, sentait perler sur son front de grosses gouttes d'une sueur froide, qui le fit frissonner.

Avec effort, il parla enfin.

— Docteur, vous allez d'abord me permettre de vous dire que j'aime Hélène de toutes les forces de mon âme et que je crois qu'elle partage ce sentiment.

« Je m'excuse donc de vous dire que rien ne m'arrêtera dans ce projet. Hélène a peut-être seulement besoin de soins, de calme, de repos. Je ferai tout ce qui sera possible au monde pour la guérir et, si elle ne guérit pas, je ne l'en aimerai pas moins.

Le visage du docteur eut une crispation rapidement effacée.

— Monsieur, dit-il d'une voix calme, je ne relèverai pas ce qu'il peut y avoir d'injurieux dans les mots que vous venez de prononcer, mais, puisque vous insistez, puisque ce que je vous ai dit ne paraît pas de nature à vous convaincre, j'aurai d'autres paroles à dire.

« Notez que je regrette que vous m'ayez poussé à cette extrémité, mais je vous excuse en raison de

la grandeur du sentiment que vous éprouvez pour ma nièce.

Il s'interrompit et, prenant un trousseau de clés dans sa poche, ouvrit un des tiroirs de son bureau; il en sortit une chemise, et de cette chemise, une lettre.

— Il y a quelque temps, reprit-il, Hélène s'était fiancée avec un certain M. Belcourt.

« Cet homme fortuné, sympathique, qui avait comme vous passé outre aux objections que je lui formulais, me parut néanmoins un peu âgé pour ma nièce et j'en fis la remarque à cette dernière.

« Elle me répondit qu'elle n'éprouvait pas une grande tendresse pour M. Belcourt, mais que, d'autre part, la vie qu'elle menait lui pesait et qu'elle serait très heureuse de se créer un foyer.

« J'acquiesçai.

« J'ai reçu, il y a huit jours, cette lettre émanant de M. Belcourt; elle est extrêmement brève.

Il lut :

« Monsieur,

« A la suite d'une discussion survenue entre mademoiselle Guillot et moi, je vous prie de considérer les pourparlers de mariage entre nous comme rompus.

« Veuillez agréer, etc... »

Ménageant ses effets, comme un excellent comédien, le docteur prit une pause.

— Et savez-vous ce qu'il était advenu au cours de ce que ce galant homme appelle une... discussion?

Avit, qui se tenait à quatre pour ne pas répondre, hocha négativement la tête.

Le docteur reprit martelant les mots :

— Eh bien, Monsieur, ma nièce a poignardé son fiancé. Pourquoi? je n'en sais rien; mouvement de colère diraient certains; je ne crois pas, mouvement de folie, oui.

« Non, Monsieur, croyez-moi, ce n'est pas de gaîté de cœur que je vous dis cela, mais ne vous obstinez pas, parce qu'alors vous courriez peut-être à un irrémédiable malheur.

Le journaliste releva la tête soutenant le regard dur du docteur.

— Est-ce que je dois considérer, docteur, que vous opposez un veto formel?

Le docteur eut un sourire.

— Mon Dieu, Monsieur, vous êtes libre de vos actes, n'est-il pas vrai? Quand à ma nièce elle est majeure.

« J'ai accompli mon devoir d'honnête homme, faites ce que vous voudrez.

Puis, d'un ton très sec, il congédia son visiteur.

— Au revoir, Monsieur.

X

Le docteur Restrignac venait de reconduire le dernier client de la matinée. Il revint s'asseoir dans son fauteuil avec un ouf! de satisfaction. Il s'empara d'un petit dossier qui se trouvait sur son bureau et se mit à le consulter pensivement. On eut bien étonné Avit en lui disant que, dans ce dossier, il n'était question que d'Hélène.

Effectivement le docteur aimait trop Avit pour se désintéresser de la question et, d'ailleurs, il lui avait promis de l'aider. Grâce à son ami, le docteur était au courant de tous les faits de l'enquête, comme des anomalies qu'il avait constatées dans la conduite de la jeune fille. Le journaliste n'avait même pas omis de lui faire part de la réception moins qu'encourageante que lui avait réservée l'oncle de la jeune fille.

Restrignac qui, indépendamment de sa très grande valeur professionnelle, était fort intelligent, avait naturellement son opinion sur la question. Mais, habitude de médecin, il attendait toujours que les faits viennent corroborer ses impressions et, avant de dire quoi que ce soit à Avit, il voulait avoir une certitude.

Il traça quelques notes sur le dossier, puis se mit à monologuer tout haut, ce qui lui arrivait fréquemment lorsqu'il pensait avec intensité comme c'était le cas.

— Voyons, il me faut absolument quelques renseignements sur le docteur Lenik.

« Est-il sur l'Annuaire Médical? Paul m'a dit qu'il ne pratiquait plus.

Il feuilleta l'Annuaire.

— Len... Len... Lenik, Jean..., 12, rue Lesueur... n'exerce plus! Qui pourrait me dire où il exerçait auparavent?

Il réfléchit un instant, puis composa au téléphone le numéro d'un confrère, secrétaire d'une Association d'Anciens Elèves du même « Patron », du terme dont se servent les étudiants en médecine, pour désigner leur professeur.

— Allo, Jeantet, ici Restrignac. Connais-tu le docteur Jean Lenik?

L'autre répondit immédiatement :

— Non, pas personnellement, mais le nom me dit quelque chose. Que veux-tu savoir au juste?

— Quelques renseignements sur son existence lorsqu'il exerçait. Pourrais-tu me mettre en rapport avec un confrère l'ayant connu?

— Attends que je consulte mes dossiers. Je ne crois pas me tromper en te disant qu'il a fait d'intéressantes expériences sur le spiritisme; je me souviens de cela, parce que j'ai fortement étudié la question il y a trois ans.

« Attends un peu, veux-tu?

Sur la physionomie de Restrignac un large sourire s'épanouissait; décidément il avait raisonné juste.

— Excellent diagnostic, ne put-il s'empêcher de murmurer.

Son confrère qui, à l'autre bout du fil n'avait pas quitté le microphone, questionna :

— Qu'est-ce que tu dis?

— Rien d'intéressant, une réflexion. J'attends ton renseignement.

— Eh bien, j'ai déjà quelque chose. Lenik a exercé de 1907 à 1914 à Toulouse. As-tu un de tes amis qui se trouvait dans cette ville à cette époque?

— Non, je n'en vois pas.

— Eh bien, va voir de ma part le docteur Lecadre, 107, rue Ordener. C'est un vieux bonhomme tout à fait charmant; il te donnera tous les rensei-

gnements que tu voudras et même un peu plus, car il est extrêmement bavard.

Restrignac sourit.

— Merci, Jeantet, et il raccrocha.

Il sonna sa vieille domestique.

— Le déjeuner rapidement, Justine, je suis très pressé.

— Mais c'est tout prêt, Monsieur le docteur. Quand à ce qui est d'être pressé, cela ne vous change guère.

— Justine, je vous dispense de vos réflexions, dit Restrignac d'un ton sévère que démentait un bon sourire.

Il passa dans sa salle à manger et, tout à ses pensées, expédia rapidement son repas.

Après avoir consulté son carnet de rendez-vous il sortit et héla un taxi:

— 107, rue Ordener.

Au troisième étage une vieille dame vint lui ouvrir.

— Le docteur Lecadre s'il vous plaît?

— Mais, Monsieur, le docteur n'exerce plus.

— Je sais, Madame, veuillez lui faire passer ma carte en lui disant que je viens de la part du docteur Jeantet.

La vieille dame semblait peu pressée d'accueillir le visiteur.

— Je ne sais si je dois... c'est l'heure de la sieste du docteur...

A cet instant, venant des profondeurs de l'appartement, une voix retentit, formidable, ensoleillée de cet inimitable accent du Midi.

— Héloïse, faites entrer ce Monsieur.

— Bien, monsieur le Docteur, répondit la vieille dame en ouvrant largement la porte. Elle fit pénétrer Restrignac dans un confortable cabinet de travail.

La grosse voix retentit, émanant d'un tout petit bonhomme desséché qui, carré dans un grand fauteuil de cuir, fumait voluptueusement un cigare.

— Cher Monsieur, je vous demande pardon, l'hos-

pitalité n'est pas la vertu dominante de ma domestique; depuis quelque quarante-cinq ans qu'elle est à mon service je n'ai jamais pu l'habituer à être aimable.

Il ajouta d'un air dégoûté :

— Pas étonnant, c'est une femme du Nord.

Restrignac se présenta.

— Mon cher confrère, reprit le vieux docteur, asseyez-vous. Votre nom me plaît, il sonne bien.

« Héloïse, servez-nous la fine. Je ne vous demande pas si vous l'aimez, monsieur Restrignac, avec un nom pareil.

« Alors, quel bon vent vous amène vers le pauvre vieil homme que je suis?

Restrignac se recueillit et entama :

— Mon meilleur ami désire se marier prochainement avec une certaine Mlle Guillot. Or, cette personne est la nièce du docteur Jean Lenik. Ce dernier ayant exercé à Toulouse, alors que vous étiez vous-même dans cette ville, je viens vous demander, à titre confraternel, quelques renseignements d'ordre privé sur le docteur Lenik.

Le petit docteur Lecadre avait écouté attentivement son interlocuteur, un sourire sarcastique se dessinant peu à peu sur son aimable figure ridée.

Il émit un petit rire bref et son œil vif scintilla.

— Le docteur Lenik... hem, hem... eh bien, mon jeune confrère, vous ne pouviez pas mieux tomber; je vais vous fournir tous les renseignements désirables.

Ceci dit, le vieux petit docteur lampa d'un seul trait son verre de fine.

XI

A la grande horloge du studio, lentement, cinq heures sonnèrent.

Avit dit en souriant à Hélène :

— Ma chère fiancée voici une heure sacro-sainte; puisque je suis votre hôte vous allez me permettre de vous offrir un verre de porto.

Hélène lui jeta un de ces longs regards voilés qu'il aimait tant.

— Avec plaisir, monsieur mon fiancé.

Il va sans dire que le journaliste n'avait rien rapporté à la jeune fille de sa conversation avec son oncle, et qu'ils avaient continué à se voir comme par le passé.

Cet après-midi-là Hélène, par caprice, avait demandé à Avit de la conduire chez lui; elle désirait connaître la demeure qui serait la sienne et, tout heureux, le jeune homme avait accepté.

Il était gai et confiant dans l'avenir; en effet, depuis quelque dix jours, pas un seul instant, la jeune fille n'avait eu de ces sautes d'humeur, de ces bizareries qui lui étaient familières. Et il voulait se persuader que sa guérison était en bonne voie, que son amour vigilant écarterait tout ce qui pourrait faire ombre à leur bonheur.

Il se leva, se dirigeant vers une grande armoire ancienne dans laquelle se trouvait ce dont il avait besoin.

Machinalement, mû par une vieille habitude, il jeta un regard dans la glace qui ornait le fond du vieux meuble.

Il sourit, il apercevait le divan et Hélène dans une attitude méditative.

Brusquement, un changement se produisit dans les traits de la jeune fille, toute sa physionomie se crispa, et ses yeux devinrent étrangement fixes.

Avit n'osait pas se retourner.

Hélène se leva, toute droite, toute blanche; elle tenait dans la main droite son sac; elle l'ouvrit.

Elle en sortit un petit stylet qu'elle affermit dans sa main, et elle avança sans bruit comme une ombre.

Le journaliste, écrasé par le poids d'une inéluctable fatalité, ne réagissait plus, incapable de faire un geste.

Il contemplait dans la glace, horrifié, celle qu'il aimait, venant le tuer.

Lorsqu'elle fut derrière lui, elle marqua un temps d'arrêt.

Puis Avit vit son bras se lever lentement, l'arme mince jeta un éclair.

Alors... il allait être frappé... comme l'autre.

Son énergie lui revint d'un seul coup. Avec une promptitude remarquable il se retourna et, avec précision, sa main emprisonna le frêle poignet d'où le stylet s'échappa.

Ce qui se passa ensuite fut si brusque, qu'il n'eut pas le temps d'intervenir.

D'un seul bloc, raide comme un marbre, la jeune fille tomba tout de son long en arrière et son crâne retentit d'un bruit sourd sur le plancher.

Avit, affolé, se précipita vers le corps qui gisait à terre.

— Hélène... Hélène... Ma chérie, je vous en prie, qu'avez-vous?

Il la prit dans ses bras et l'étendit sur le divan.

Elle était d'une pâleur mortelle et ne donnait aucun signe de vie.

Tous les soins qu'il lui apporta furent vains, la jeune fille ne reprenait pas connaissance; pourtant il crut s'apercevoir que le cœur battait faiblement.

Il se précipita sur le téléphone demandant Restrignac. Par chance ce dernier était chez lui.

La voix haletante, le journaliste lui dit:

—Viens, je t'en prie, viens tout de suite.

Sans vaines questions, le docteur répondit :

— Entendu, j'arrive immédiatement.

XII

Dans le salon de Restrignac, Hélène, un peu pâle encore, souriait doucement à Avit.

— Voyez-vous, mon cher fiancé, vous allez avoir une femme d'une santé délicate.

« Croyez-vous que c'est bête d'avoir un pareil malaise? Si vous saviez comme j'ai mal à la tête, j'aurais pu me rompre le crâne.

Ainsi, songeait Avit, elle ne se souvient de rien, il répondit :

— Dites que tout cela est de ma faute, puisque je n'ai pas eu la présence d'esprit de vous retenir. Enfin, fort heureusement, cela n'est pas grave. Vous en êtes quitte, ma pauvre chérie, pour une jolie bosse. Mais il me semble que notre ami se fait bien attendre.

Comme pour répondre à ses paroles, Restrignac pénétrait dans la pièce, un large sourire sur les lèvres.

Il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Ouf, mes enfants, le cauchemar est fini.

— Le cauchemar? questionnèrent ensemble Avit et Hélène.

— Ah, oui, vous pouvez le dire, un véritable cauchemar. Mais il faut me laisser vous donner quelques explications.

Il se carra confortablement dans son fauteuil.

— Mademoiselle Guillot, entama-t-il, vous ne vous doutez certainement pas que vous êtes une criminelle?

— Moi, dit la jeune fille d'un ton du plus parfait

étonnement, cependant qu'Avit lançait un regard de reproche à son ami.

— Oui, vous. Quant à toi, Paul, je t'en prie, ne me lance pas de ces regards, cette explication est nécessaire et, tranquillise-toi, n'aura aucune conséquence fâcheuse.

« Pour en revenir à ce que je disais, mademoiselle Guillot, vous avez donné à M. Belcourt, votre ex-fiancé, un coup de poignard qui, fort heureusement, ne l'empêche pas d'être, à l'heure actuelle, en excellente santé et hier, sans la présence d'esprit de Paul, vous recommenciez le geste fatal sur sa propre personne.

La jeune fille, malgré sa faiblesse, bondit de son siège.

— Vous rendez-vous compte, docteur, de la gravité d'une pareille accusation... je ne comprends pas... c'est impossible... Absolument impossible... moi.

Le docteur Restrignac l'interrompit :

— Non, Mademoiselle, vous ne pouvez pas comprendre; sa voix se fit plus lente; puisque vous ignorez tout.

— Alors? questionna Avit.

— Comment, reprit le docteur, tu n'envisages pas la vérité, toi?

— Je n'ose comprendre.

— Eh bien, le seul responsable dans cette affaire, le véritable criminel, mademoiselle Guillot, c'est votre oncle, le docteur Lenik.

« Voici la genèse de l'histoire :

« Lorsque le docteur Lenik, à la suite de je ne sais quelle recommandation, se fit nommer votre tuteur, il était entièrement ruiné. C'était un homme remarquablement intelligent et passionné de spiritisme et d'occultisme; il a réussi jadis des expériences qui attirèrent l'attention sur lui; le plus bel avenir lui semblait réservé.

« Malheureusement il n'est pas sérieux et a toujours mené une vie dissolue, ce qui lui a fait perdre la totalité de sa clientèle, et l'a mené à deux doigts de la ruine complète.

« Fort heureusement, comme je vous le disais tout

à l'heure, cette tutelle est venue à point pour remettre à flot le docteur. Grâce à la gestion de la fortune considérable que Mlle Guillot a hérité de ses parents, le docteur Lenik avait la possibilité de mener l'existence de son choix.

« Mais il prévoyait qu'un jour sa nièce se marierait; à ce moment-là il faudrait rendre des comptes et retomber dans cette affreuse misère qu'il avait connue.

« Il fallait donc empêcher mademoiselle Guillot de se marier.

« Comment? Le docteur Lenik, je crois vous l'avoir dit, est un hypnotiseur de première force. Sous le couvert d'expériences anodines, amusantes, il prit un empire chaque jour plus grand sur l'esprit de sa nièce qui se révéla parfait médium.

« Lorsqu'elle fut fiancée à Belcourt, une idée machiavélique germa en ce cerveau orienté vers le mal.

« Il se tint le raisonnement suivant :

« Qu'elle tue son fiancé et elle sera arrêtée, mise en prison; si elle n'est pas condamnée, on ne sait jamais d'avance ce que peut être un verdict, je la ferai examiner par un spécialiste, j'arriverai à prouver qu'elle est folle et que sa folie peut être dangereuse.

« De toute façon je serai débarrassé et libre de jouir en paix de sa fortune.

Hélène dit lentement :

— C'est abominable, je pensais bien que mon oncle était un être bizarre, autoritaire et désagréable. mais de là à croire...

Le journaliste vint près de sa fiancée.

— Ma chère petite Hélène, tout cela est fini, bien fini, ne pensons plus qu'à notre bonheur.

Le docteur Restrignac se mit à rire :

— Attendez, mais attendez donc les amoureux, je n'ai pas fini, moi.

« Le plan du docteur Lenik échoua puisque Belcourt en réchappa, qu'il ne porta pas plainte et que deux êtres seuls savaient la vérité, Paul et moi, hormis les acteurs du drame, naturellement. Le doc-

teur Lenik se dit que c'était toujours du temps de gagné, puisque Belcourt ne voulait plus entendre parler de mariage.

« Survint Avit.

« Oui, mon cher Paul, le docteur faisait surveiller sa nièce et, dès que tu as été en rapport avec elle, il l'a su.

« A ce moment-là sa conduite a été très habile.

« Pour conserver toute la force de son pouvoir sur son médium, il lui ordonnait souvent, lorsqu'elle était en état d'hypnose, d'accomplir à l'état de veille, des actes quelconques.

« Où il s'est montré particulièrement habile, c'est lorsqu'il a fait exécuter à Mlle Hélène, devant toi, Paul, des choses absurdes, comme les photographies d'Orléans, ou la promenade du cimetière.

La jeune fille coupa, amusée malgré elle :

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires-là?

Le docteur reprit :

— Paul vous mettra au courant. Toutes ces actions qui paraissaient parfaitement ridicules avaient deux buts : 1° entretenir la prédominance de la volonté de Lenik sur la vôtre, 2° intriguer Paul au plus haut point et, finalement, lui faire croire que votre esprit était dérangé.

« Ah, c'était un habile homme, mais on ne pense pas à tout, c'est un peu ce qui l'a trahi; je vous expliquerai tout à l'heure pourquoi.

« Cette manœuvre s'est donc révélée inefficace puisque Paul ne s'était pas arrêté aux considérations du docteur Lenik et continua à vouloir épouser mademoiselle Guillot.

« Il s'est donc trouvé obligé de faire une deuxième édition du drame Belcourt, suggérant à sa nièce, d'abord de demander à son fiancé de l'emmener chez lui, ensuite de lui donner un coup de stylet.

« Une fois encore son plan avorta.

« Mais j'avais compris quel était le « Deus ex machina » de l'affaire grâce à ce que tu me racontais, mon cher Paul; tout ce que tu appelais les bizareries de mademoiselle Guillot, je pensais qu'il s'agissait d'actes commandés par une autre volonté et j'en

eüs la preuve lorsque je demandai des renseignements à un de mes confrères, sur cet autre confrère, le docteur Lenik.

« Où j'ai eu tort, où je me suis lourdement trompé, c'est de n'avoir pas cru à une nouvelle tentative d'assassinat, sans quoi j'aurais facilement pu la prévenir.

« Par bonheur, cela s'est bien passé.

« Je suis allé cet après-midi même trouver le docteur Lenik, et je lui ai parlé comme il convenait.

« Dans deux jours il s'embarque pour l'Amérique lesté d'une certaine somme que je lui ai remise.

« Donc, mademoiselle, pour votre plus grand bien du reste, vous ne reverrez plus jamais votre oncle.

La jeune fille s'était levée et venait spontanément vers le docteur Restrignac :

— Croyez bien que je ne le regretterai jamais. Je ne sais comment vous remercier, docteur, de m'avoir soustraite à cette néfaste influence.

Le journaliste, très ému, serrait lui aussi les mains du docteur qui dit alors :

— Je ne vous demanderai qu'une chose, ne soyez pas trop égoïstes dans votre bonheur et venez de temps en temps égayer de votre chère présence le solitaire que je suis.

Naturellement Hélène et Paul ne se firent pas faute d'en assurer l'excellent docteur Restrignac.

EPILOGUE

A quelques trois semaines de là, on célébra en grande pompe le mariage de Mlle Hélène Guillot et de M. Paul Avit.

Un public très dense les regardait avec une curiosité sympathique. La mariée était délicieusement jolie, blonde, souriante et gracieuse dans une très élégante toilette, chef-d'œuvre d'un grand couturier.

Sur son passage, des flatteurs murmures s'élevaient M. Belcourt était venu féliciter gentiment et sans rancune son ex-fiancée.

Lorsque le cortège sortit de l'église et que la mariée monta dans sa voiture, Belcourt se penchant à l'oreille d'une blonde ravissante qui l'accompagnait et qui n'était autre que Loulou Jasmin, lui dit :

— Quand on pense que cette exquise jeune fille a été à deux doigts de devenir une criminelle... et... que...

Loulou Jasmin laissa couler sur lui un long regard tendre et ne répondit rien.

FIN

Pour paraître jeudi prochain:

La rivière de diamants

ROMAN POLICIER

par FERNAND PEYRE

L'Imprimerie Moderne, 177, Route de Châtillon, Montrouge 17-10-34

TOUS LES JEUDIS

RÉCLAMEZ

VOYAGES

ET

AVENTURES

sous couverture
photographique

0 fr. 60

le roman complet

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi
contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge (Seine).
(*Made in France*)